



(c) Anne-Claude Thevand  
*Les flots de mon âme*

# "Comme si le corps était le lieu de tous les poèmes"

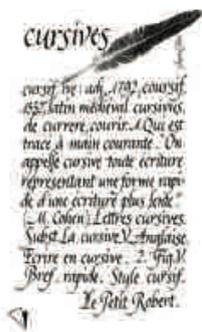
Un entretien avec Xavier Lainé

*Xavier Lainé est selon les jours, kinésithérapeute, praticien Feldenkrais, musicien, chanteur, comédien, poète. Nous l'avons rencontré à Manosque, par une douce après-midi du mois d'octobre 2019 dans un lieu atypique, le restaurant, "Aux goûts du livre" qui fait office de salon de thé et propose également des livres d'occasion à la vente.*

*De 1997 à 2003, il a œuvré à faire exister un espace dédié aux poètes qui vivent et ont vécu sur ce territoire de Haute-Provence choisi par affinité de cœur. C'est en lui la dimension de l'engagement.*

*Depuis 2003, il fait le choix de la discrétion et du retrait, seul moyen à ses yeux de plonger dans ses recherches autour du miracle de la vie et de sa complexité, autour de l'humain et des relations entre les hommes et l'environnement qui les supporte et les façonne...*

*On retrouve de manière régulière des textes de Xavier Lainé dans Filigranes.*



*cursif, ive :*  
adj. 1792 ;  
coursif ; 1532 ;  
latin médiéval  
cursivus,  
de currere,  
courir.

*I. Qui est tracé à la main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente". (M. Cohen),*

*Lettres cursives.*  
Subst. La cursive.  
V. Anglaise.  
Ecrire en cursive.

*II. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. (Le Petit Robert).*

## L'entrée en écriture

**Filigranes : Comment es-tu venu à l'écriture ? Ton travail de masseur-kinésithérapeute et ce rapport au corps a-t-il favorisé le goût de l'écrit ?**

**Xavier Lainé :** J'écris depuis mes onze, douze ans sur des carnets. Mon initiation à l'écriture a été progressive, je réécrivais mes rédactions, toujours insatisfait de ce qui m'était demandé à l'école. Quand on est empêché d'exprimer des choses ailleurs, l'écriture est un excellent moyen de renouer avec soi, de faire le point sur ce qui nous traverse, sur ce que l'on vit. Ce n'est pas une passion, mais un besoin impérieux de traduire en mots un certain nombre de choses. Lorsque je suis devenu kinésithérapeute, le fait de toucher les gens, d'écouter leurs histoires, a envahi aussi mon écriture. Tout ce qu'on vit tous les jours, tout ce qu'on regarde, tout ce qu'on ressent, vient influencer la manière d'écrire.

**Filigranes : Tu écris pour Filigranes depuis 1989. Qu'est-ce qui t'a mené à cela ? Pourquoi cette fidélité depuis tant d'années ?**

**XL :** En 1989, lors d'une réunion syndicale, je griffonnais un texte sur un bout de papier comme je le fais souvent. Ce texte s'intitulait *Regard ferroviaire*, à propos des

syndicalistes de la ligne Digne-Nice qui étaient venus expliquer les raisons de leur grève. Jean Coste, un ami des créateurs de la revue *Filigranes*, a lu ce texte et a proposé de le publier dans la revue.

Cela a été mon premier texte publié. J'ai trouvé intéressante l'idée d'ouvrir l'écriture à toutes les plumes sans a priori, sans jugement. Jean Coste m'a fait prendre conscience qu'il est possible d'être ainsi publié. En effet, j'admirais les poètes, des amis aussi, qui osaient montrer ce qu'ils écrivaient. Chez moi - mon père, surtout - on ne s'intéressait guère à mes penchants artistiques. Alors j'ai toujours eu tendance à minimiser mes talents, à me mettre en retrait, ne me considérant pas "à la hauteur".

Bien sûr il y avait le rêve d'écrire quelque chose qui sorte aux yeux de tous, mais avec la crainte de ne pas savoir gérer cette soudaine lumière. Voir le texte publié dans les pages de la revue, c'était une ouverture : être publié, non pour ce que je suis, mais pour le lent murissement de "l'œuvre" (terme bien prétentieux cependant). Une "œuvre" n'existe que si elle est lue et reconnue, que par la rencontre avec un éditeur aussi qui défend un travail.

Ma participation à *Filigranes* a eu des hauts et des bas liés à des peurs intimes, à un climat familial parfois très compliqué avec ses ruptures, ses moments de profonde déprime. La revue revenait toujours comme un signal, comme un phare dans les moments de doute. C'est par elle, sans

doute grâce à elle, que je me suis approché un peu plus de cet impérieux besoin d'écrire. C'est aussi par cette porte d'entrée qu'est venue l'idée de recueils et donc d'édition... J'écris sans cesse, sans trop savoir pourquoi, mais sans écrire, mes journées perdraient leur âme !

De temps en temps Filigranes m'incite à retravailler des textes, à jouer différemment avec les mots, ce qui explique mon lien constant avec la revue. C'est un des seuls endroits où mes textes sont lus sans jugement de valeur, mais pour ce qu'ils sont : des textes qui sortent des tripes. Même s'ils ont été travaillés dans le sens des pistes données, une fois parus, ils rencontrent, l'écrin de la diversité des expressions des autres. C'est un terrain d'aventure où, pour une fois, écrire n'est pas un "projet littéraire" et vendeur, mais une démarche collective de "jaillissement" !

## II

### Travailleur et poète du quotidien

XL : J'espère bien ne pas être le seul à me considérer sous cet angle. Une fois éliminées les prétentions à nous "montrer" poète, nous sommes bien ordinaires, sinon que peut-être chaque jour quelque chose de notre sensibilité nous invite à la poésie. N'est-ce pas de "vivre en poète", plus que d'écrire, qui importe ? Donc se poser sans cesse la question de notre capacité à devenir humains.

*Gammes*, par exemple c'est un carnet que j'ai écrit sur les terrasses en regardant les gens. L'inspiration vient de la vie, de ma vie, de ce que je sens de la vie des autres, des grands textes, de toutes les philosophies. Il faut lire

beaucoup, regarder le monde, écouter les gens, sentir et retranscrire dans une forme. Dans *Gammes*, dans *Hanté je suis* depuis, les filiations sont Prévert, Brel. Dès l'adolescence puis plus tard j'ai baigné dans Brel, Ferré, Ferrat, Brassens et à travers eux dans Aragon et Éluard. Ils avaient ce talent d'allier la musique aux mots et de donner encore plus de force au tout.

### Fili : Quels sont tes livres de chevet actuels ?

XL : Des livres, j'en lis au moins dix en ce moment.

Ma table de chevet est une étagère pleine. Il y a un rayon poésie qui se réduit car j'ai presque épuisé mon stock. J'ai commencé une anthologie qui met en relation des poètes allemands et français. J'ai trouvé intéressant ce brassage entre des visions poétiques dans des langues différentes. Je lis tout en poésie.

En ce moment je lis aussi *Écrire la vie* d'Annie Ernaux. C'est l'écriture d'une vie que j'ai un peu connue finalement : l'après-guerre, les transformations consuméristes qui ont suivi la Libération, les femmes qui dans les années 50/60 devaient se faire avorter clandestinement, l'éclatement du couple hérité du XIXème et du début du XXème siècle. Ce qui me touche dans son écriture, c'est qu'elle parle d'une époque où j'étais trop jeune pour aborder ces questions. Je suis arrivé à maturité, dans les années 70. Ce monde et sa pente consumériste déshumanisée avait déjà fait ses ravages qui n'ont fait que s'aggraver depuis...

Dans mon bureau cette fois-ci, il y a de la philosophie, de la sociologie, des sciences, de la littérature générale, des études sur des auteurs... Cela fait des piles car je n'arrive pas à tout lire.

Il y a quelques jours, je me suis plongé dans *Lettres de Prison* d'Ahmet Altan, un auteur turc qui a été jeté en prison pour de prétendues accointances avec le terrorisme kurde. Il tourne cette mésaventure presque à l'humour. Je trouve cela extraordinaire. Chaque soir, avant que le sommeil ne me prenne, je lis un chapitre de roman et un ou plusieurs poèmes. En ce moment je suis dans la littérature érotique car j'ai une lecture prévue ici donc je vais imaginer quelque chose qui se tienne un peu.

### III

#### Écriture et engagement

**Fili : Pierre Villard du Mouvement de la paix a écrit une préface à ton ouvrage *La mille et unième nuit c'était hier*. Il fait allusion à la guerre que les USA ont déclarée à l'Irak en mars 2003. Toi-même, tu as mis des mots sur la souffrance, sur "l'oppression, la guerre". Comment interpeler le lecteur sur la violence à travers la poésie ?**

**XL :** J'ai été réveillé en pleine nuit au moment où Bagdad était bombardée, avec la conviction que la guerre avait démarré alors que la veille on avait encore manifesté contre. Je suis allé devant mon écran et j'ai vu les premières bombes sur la ville. Il m'est venu : La mille et unième nuit c'était hier. Pourquoi, je ne sais pas ! J'ai sorti de ma bibliothèque tous les livres de poésies persanes, les textes religieux nés dans cette région... J'ai spontanément écrit un premier texte

puis tous les jours un autre que j'envoyais à un certain nombre d'amis de l'Éducation nouvelle et aussi à Christiane Lapeyre, connue des lecteurs de Filigranes. J'ai essayé d'en faire quelque chose qui rejoigne les grands textes de la légende de Gilgamesh, Omar Khayyam, Hafez, Abû-Nuwâs. J'avais le sentiment que ce qui était sacrifié là, c'était le berceau de notre culture.

On y retrouve ce qui se trame aujourd'hui encore, les guerres en Turquie, Syrie, avec les Kurdes. La dernière nuit, celle finalement où le conflit était officiellement terminé, n'était pas pour moi la fin de la guerre. Puis, j'ai arrêté d'envoyer les textes. On m'a dit : "Alors, et la suite ?". La suite, on la connaît aujourd'hui : c'est la guerre pire que la guerre, la guerre sans nom, sans visage, qui peut toucher n'importe qui, n'importe où, n'importe quand.

On a besoin de réactiver le mot "poésies" (poiein), c'est à dire créer, faire, agir. La poésie n'a pas à être hors du monde réel. Comment peut-elle renouer avec l'imaginaire ? Comment toucher les gens avec cela ? Je crois qu'il faut écrire tout simplement. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée enfin d'en faire un livre avec l'aide de la poétesse Nicole Barrière (Coll. Accents toniques, L'Harmattan).

#### Manosque, ville du livre

**Fili : Tu habites Manosque, connue pour ses *Correspondances* qui ont lieu chaque année fin septembre. As-tu joué un rôle dans cette manifestation littéraire ? Le joues-tu encore ?**

XL : L'origine des *Correspondances* remonte aux années 1990. L'idée était de faire de Manosque une Ville du livre sous diverses formes avec un réseau d'imprimeurs, de relieurs, d'auteurs de livres d'artistes, de petites maisons d'édition. Cela a duré, j'y participais, j'y ai fait des lectures, et puis la direction des *Correspondances* a changé. Avant, nous étions présents tout le temps, nous faisons des happenings, nous chuchotons de la poésie dans l'oreille des gens, nous proposons des ateliers d'écriture de façon impromptue puis, petit à petit, tout s'est réduit.

"Manosque Ville du livre" a été lancé sous la houlette de Claude Gali et d'une municipalité de gauche. Très rapidement, avec la création du "Printemps des Poètes" et de l'association aux voix multiples "L'itinéraire des poètes", que nous avions créée, nous avons été mis à contribution : pendant trois ans nous avons sillonné les rues, sommes intervenus dans les écoles, avons créé des spectacles poétiques, animé un salon de la petite édition... tout ceci avec un franc succès.

Lorsque la municipalité suivante s'est installée, nos crédits ont été réduits de moitié dès la première année, puis nous n'avons plus été invités à travailler sur le "Printemps des Poètes". La politique culturelle de la ville a privilégié le spectaculaire tandis que le travail de création sur le terrain était rejeté. La dernière estocade a été portée avec la suppression du service culturel de la ville sous prétexte que la culture relevait de la communauté de communes. Les mauvais coups portés ont largement contribué à mon retrait volontaire de toute activité publique\*.

## IV

### Corps et écriture

XL : L'approche "corps vécu en écriture" m'est venu à travers ma formation à la méthode Feldenkrais.

Je m'étais dit qu'en me penchant sur moi-même, mes attitudes, mon ressenti corporel, ça allait peut-être calmer un peu le jeu de ces mots qui venaient jour et nuit en un flot intarissable. En fait, au lieu de s'arrêter, ça n'a fait que s'amplifier.

Au bord du précipice de vies familiales échouées, d'une vie professionnelle trop bien bornée, j'aurais volontiers tout laissé tomber ! Il me restait mes lectures, la musique, l'écriture et ma jeune professeure de chant qui m'avait invité à me rapprocher de Jean-François Roquigny, kinésithérapeute, praticien Feldenkrais et chanteur de jazz.

Je me suis formé, parti avec l'intuition de trouver là quelque chose d'autre que des réponses toutes faites. La méthode Feldenkrais est assez méconnue en France, sans doute sous l'effet d'une vision française très cartésienne de la vie. Je me suis donc mis en mouvement, découvrant ce dont je me doutais déjà depuis mes lectures en sciences et en philosophie : nous sommes des êtres complexes ; il n'y a pas en nous un cerveau coupé du sentiment corporel ; pas d'esprit sans présence somatique. Nous sommes curieux de notre état intérieur en relation avec notre environnement.

Ce moment de la vie culturelle de Manosque est documenté dans un texte de Michel Neumayer à paraître à Bruxelles au printemps 2020. Il sera accessible sur notre site et sur [www.lamue.org](http://www.lamue.org)

Dans cette pensée ne compte pour moi rien d'autre que la mise en recherche : revenir à ce que je suis, dans la nudité d'un instant où rien ne se passe, sinon une façon infiniment lente et bienveillante de me sentir bouger. C'est une forme de méditation qui ouvre les portes de ma curiosité, un "apprendre à apprendre" qui crée des liens.

J'ai alors eu l'idée de proposer des ateliers d'écriture "corps vécu en écriture" dans mon cabinet de Forcalquier ainsi qu'aux "Correspondances" de Manosque et lors de rencontres entre praticiens Feldenkrais. Cette expérience d'écriture particulière a été suivie par un nombre très limité de personnes comme si cette approche était hors circuit. J'avais l'impression de proposer là quelque chose d'étrange, d'inapproprié, comme si la question du corps vécu en tant qu'expérience était trop difficile. J'ai arrêté l'expérience tout en envisageant sans cesse de la reprendre.

Pour moi il y a un lien direct entre le mouvement de l'écriture et le mouvement de la pensée. Écrire, c'est élaborer une pensée, la coucher sur le papier. Les pensées sont des flux dont il faut se saisir. Les mains viennent "coucher" les pensées sur une page, de sorte qu'elles sont arrêtées là ! Pour utiliser une image : on parle beaucoup de posture, or nous sommes vivants, nous ne sommes jamais dans une posture, sauf en "arrêt sur image", lorsque nous sommes pris en photo. Là c'est le mouvement arrêté.

Je propose souvent de faire cette expérience : s'allonger, percevoir les appuis de notre corps, noter le rythme de la respiration, les tensions musculaires existantes ou la détente. Puis, penser à un vécu tragique, ou du moins à quelque chose de désagréable

et observer les changements d'état corporel. Puis passer à une pensée positive ou agréable et noter les changements sensoriels. Nos pensées interfèrent donc au même titre que n'importe quel évènement dans notre construction somatique. De là, on peut imaginer qu'une fluidité corporelle serait en lien avec une fluidité des pensées et dans la foulée du geste de l'écriture.

Bernard Noël dans *Extraits du corps\** écrit : "un jour les épaules perdent / un jour le ventre / ou le cœur / ou tout le corps. D'un coup alors chute dans la chute, comme si la chair s'emballait sur les os et les os sur la chute. Le regard tourne sur lui-même et puis se hérisse d'images qui déchirent. Je ne peux pas fermer les yeux. Je ne peux pas."

C'est alors comme si le corps était le lieu de tous les poèmes, l'espace où dedans et dehors s'unissent pour glisser, choir, renaître à la sensation de l'existence. Ce corps qui n'existe pas hors de ma présence. Sans lui je ne suis que chair sans esprit ou esprit désincarné donc sans réalité. Par lui je m'invente toutes les incarnations possibles, tous les états d'être imaginables. Je peux même m'inventer des mondes qui du dedans jaillissent au dehors, sur la page blanche de la vie. Un écrit a besoin pour exister que quelqu'un existe corporellement.

## V

### Corps et pensée : la question de l'enfance

**Fili : Un questionnement de nature philosophique traverse ton travail. Qu'en est-il aujourd'hui ?**

\* Édition Unes, 1988

**Cherche-t-on la réponse, comme tu le suggères, "aux pourquoi de notre enfance ?"**

XL : Comme beaucoup de gens, je me suis interrogé sur le pourquoi des choses. Au fil de mon propre travail corporel, je me suis interrogé sur ma curiosité dans différents domaines et j'ai pu observer comment mon enfance a pu nourrir mes manières d'écrire. Comment écrire si l'écriture n'est pas une recherche ? Les causalités positivistes (héritées du XIXème siècle industriel) considèrent que toute chose a une cause et qu'il suffit de la déterminer pour comprendre le phénomène. Pour les physiciens du début du XXème siècle au contraire (Heisenberg ; la physique quantique), il devient évident dans tous les domaines de considérer les choses sous l'angle de la complexité : un phénomène ne peut être réduit à l'une de ses parties, un système est toujours le résultat de plusieurs causes conjointes, chaque réponse ouvre de nouvelles questions et ce dans un cheminement infini. J'adore le signe appelé "point d'interrogation" et la phrase de Woody Allen : "J'ai beaucoup de questions à vos réponses".

Ma quête philosophique s'inscrit dans ceci : comment devenir humain alors que la définition même de l'humain nous échappe ? Dans *Les animaux dénaturés* Vercors a écrit : "L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes."

De là mes questionnements sur mon propre chemin du corps à l'esprit, de

l'esprit au corps, toujours dans le lien à ce que nous fûmes. Je repense à Edgar Morin et son *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Ce texte, lu en terminale, m'a suivi partout et a déclenché chez moi de nombreuses questions anthropologiques. Par ailleurs, dans *La méthode*, Edgar Morin écrivait : "Ce qui meurt aujourd'hui, ce n'est pas la notion d'homme, mais une notion insulaire de l'homme, retranché de la nature et de sa propre nature ; ce qui doit mourir, c'est l'auto-idolâtrie de l'homme, s'admirant dans l'image pomprière de sa propre rationalité." Résonances, étranges résonances... Comment explorer ma propre inhumanité afin d'ouvrir un chemin vers une sortie de l'Homo Sapiens qui deviendrait alors un "Homo Humanis" ?

La "culture de paix" évoquée en entrée nécessite à mon sens une grande lucidité sur ce que nous sommes. Comment la violence se fraie un chemin en moi-même lorsque mon discours plaide pour le contraire ? Suis-je en mesure d'assumer ma fragilité d'être humain, pour mieux comprendre ce qui se tisse dans la vie de "l'autre", de "l'étranger", du "pas comme les autres" ? Alors oui, assumer, c'est aussi décrire, dire pour mieux défaire les mailles du filet qui nous maintient en cette mâle assurance dont on voit bien ce qu'elle fait du monde !

**Fili : Dans dans de très beaux poèmes d'amour de *Gammes* il est question de rupture avec un être cher, de séparation. Ils laissent le sentiment d'une grande tristesse. L'écriture est-elle un exutoire à la souffrance ?**

XL : Un exutoire certainement !  
Ma vie a été faite d'échecs, d'effondrements, de reconstructions délicates, de moments difficiles sur le plan affectif et cela reste présent. On ne se guérit jamais de rien, on vit avec. L'écriture est un moyen de mieux comprendre. Lorsque j'exerce mon métier de kinésithérapeute, la question est : "Puisque j'ai vécu ces épreuves, comment puis-je aider ?" À cet instant il y a des mots, un geste, qui viennent apaiser, rassurer, peut-être, de ceux que j'aurais aimé recevoir lorsque c'était mon tour de souffrir. La poésie ou d'autres écrits alimentent nos questionnements.

Comment ce qu'on écrit va-t-il à la rencontre de quelqu'un ? Quand j'écris, je ne sais pas si j'écris à partir de moi-même ou à partir de ce qui se passe au-delà de mes fenêtres. Comment cette sensation d'être en contact avec quelque chose au -delà de nous-même nous traverse-t-elle et nous invite à vivre en humain ? Et si cette perception formait un tout qui nous fasse grandir en tant qu'humains ?

## VI

### Espace, liens et filiations

**Fili : Spatialement tes textes sont souvent sur deux espaces qui se répondent. D'où te vient ce rapport à l'espace ?**

XL : En poésie, la musicalité prend tout son sens. La poésie est une forme courte : il faut qu'en très peu de mots le sens jaillisse. Lorsque je veux envoyer un texte à *Filigranes*, je

pioche quelquefois dans ce que j'ai déjà écrit et je mets tout en vrac. Ou bien je juxtapose deux textes ou je les mélange. Il m'arrive d'écrire un texte en prose avec de la ponctuation, puis je le déconstruis, je coupe les phrases, je les disperse et ça fait un poème.

Puis, lorsque je relis, je suis parfois surpris car un sens inattendu en sort. Quelquefois mon écrit a besoin d'un éclairage différent. Alors, j'ajoute des éléments en italique pour attirer l'attention, car je ne peux pas les inclure dans le corps du texte. La mise en espace du texte peut être assimilée à une résonance. C'est un jeu avec la matière, un jeu de construction : la coupure fait ponctuation. Peut-être que de déconstruire et reconstruire mes textes me vient de ma longue pratique enfantine des premiers Lego® ! (Rire).

**Fili : Dans *Gammes* encore tu écris : "Ma vie désormais se blottit dans la marge du monde". Depuis 2003, tu fais le choix de la discrétion et du retrait. Robert Badinter dit que "l'art de la vieillesse est de trouver la juste distance avec la vie, ne pas trop s'y accrocher et ne pas trop s'en détacher..." Es-tu d'accord avec cette pensée ?**

XL : Oui, quand on a eu la prétention de faire des choses sur scène, on s'impose une contrainte. Et puis les choix politiques d'une ville font qu'à un moment les choses ne sont plus possibles. Je suis à présent dans une forme d'humilité. Le retrait s'est imposé de lui-même puisque les opportunités de faire des choses s'étaient restreintes. En même temps

c'est un paradoxe car on a tous un ego. Bien entendu, ce serait formidable la célébrité, gagner des millions avec la poésie ! Mais il y a un moment où, à force d'écrire, on aimerait que ce qui a été produit fasse son chemin, non pas au motif d'une gloire personnelle, mais parce qu'on livre une philosophie. Alors oui, parfois, c'est un peu frustrant.

**Fili : Tu as dit tout à l'heure que tu étais publié sur des blogs (\*) mais où trouver tes recueils ? Que fais-tu pour te faire connaître ? Échanges-tu avec tes lecteurs ?**

XL : C'est simple ! Je ne suis pas doué, je ne sais pas me vendre car j'estime que je n'ai rien à vendre. Pour le moment je n'ai pas d'éditeur qui décide lui-même de faire les démarches pour moi. Je n'ai jamais touché des droits d'auteur car je n'ai jamais vendu suffisamment de livres, je ne sais pas comment être invité lors de salons du livre. Si quelqu'un est capable de m'apprendre à faire ce genre de choses, je veux bien prendre des leçons.

Je ne sais qu'écrire. Je ne suis pas doué non plus pour réunir des textes dans un recueil et les envoyer à des éditeurs. On peut trouver mes livres dans toutes les bonnes librairies si les libraires le commandent.

Bref, j'ai très peu de retours, c'est une grande interrogation. Il y a des moments où je me dis que mes textes et recueils sont mauvais car mes lecteurs proches ne m'en parlent même pas. Puis à d'autres moments je me dis que mes textes les touchent trop et qu'ils n'osent pas en parler. Est-ce qu'un auteur a besoin finalement de retours ? Je ne sais pas.

**Fili : Ton fils écrit lui aussi. Que ressens-tu quand tu vas avec lui à des manifestations littéraires ?**

XL : Une réussite dans la vie c'est quand le flambeau que l'on transmet est repris et amplifié. Quand Mathieu était bébé, je lui inventais des comptines, je lui racontais des histoires. La vie d'un parent c'est aussi transmettre le goût de lire, d'écouter, de faire de la musique, de jouer avec les mots. Même si on ne les publie pas, ce n'est pas grave. Je dois dire à un moment donné que j'ai une certaine fierté d'avoir pu transmettre ces choses essentielles

**Fili : Nous allons nous quitter... Comment, en trois mots seulement, parlerais-tu de toi et de ton écriture ?**

XL : N'importe lesquels ? Me vient "rire" car l'idée est déconcertante de décrire mon écriture en trois mots. Ensuite, "Proust", peut-être aurais-je été plus à l'aise avec son questionnaire. Et puis "archipel" : Édouard Glissant a beaucoup écrit sur "le tout monde". J'ai beaucoup aimé l'idée d'un monde en "archipel". Elle rompt avec un monde découpé par des frontières. L'archipel n'est en rien un repli.

Cet entretien a été mené à l'hiver 2019 par Anne-Claude Thevand et Chantal Arakel

\* [http://emmila.canalblog.com/archives/albert\\_camus/index.html](http://emmila.canalblog.com/archives/albert_camus/index.html)

*xavier lainé*

## Au carrefour des arts

*Cela qui vient n'est aube que pour vous, lassés.*  
Edouard Glissant

Au carrefour, prenez donc la route de vos rêves.  
Ne vous laissez pas endormir, c'est l'heure.  
L'heure de danser, de chanter, de laisser aller plume et  
pinceau sur la toile des jours.  
D'allier la musique des mots au silence complice.

Suivez la pente de vos intuitions.  
Ne vous laissez point détourner, même si la pente vous  
paraît ardue !

Entendez, entendez les mots feutrés.  
Délivrez vos doigts de leur gangue de timidité.

Si le silence est de coutume, n'hésitez pas à lui repeindre  
le portrait.  
Qu'il danse donc en soulignant de son trait, la musique de  
l'avenir.

Affutez vos messages, sortez vos toiles !

Vivez donc debout et laissez-vous respirer, inspirés.  
Il est temps d'apprendre à vivre debout !  
C'est si fragile l'équilibre qu'il permet toutes les audaces !

Debout, c'est l'heure !  
Nous serons plus que prévu au rendez-vous des colères trop  
longtemps rentrées.  
Il est temps que... Moins de profits, plus de poésie !  
L'art courant les rues, danse sa sarabande sur les places  
endiablées !

Ceux qui marchent ne sont pas au sommet.  
Ils sont à la base de tout.  
Souvent privés de, sans rémission.

Ça chante, et ça claironne.  
Ça traverse rues et ronds-points.  
Ça fait une pause près des wagonnets,  
vague souvenir d'une ville engloutie.

Regardez bien ce qui vient.  
Écoutez le bruit des âmes en colère.

*Écrire un jour  
Serait seulement sillonner les pages  
D'un entrelacs chorégraphié de phrases*

*Ça n'a pas de sens ni de prix  
Écrire*

*Sur le sol vermoulu des pages blanches  
Blanc de rage tu poursuis ta route  
Sinueuse entre ces mirages de mots*

*Tu rêves  
Tu rêves savoir  
Être certain de ce que tu sais  
Pour en écrire au moins les initiales*

X.L.  
mai - décembre 2019